

## L'affaire de Glozel

Nous recevons la lettre suivante :

Clermont-Ferrand, le 26 octobre 1927.

Monsieur le Directeur,

Le *Journal des Débats* a fait bonne mesure aux adversaires de Glozel. Avant-hier encore il donne un long extrait de la brochure où M. Dussaud renouvelle ses vives critiques contre « la mystification qui sévit à Glozel ». Mon nom est cité à propos de la tombe explorée le 21 juin dernier. Puisqu'il m'est possible de fournir des précisions utiles pour la manifestation de la vérité, je me jugerais coupable de ne pas les publier.

Dans l'après-midi du 20 juin, je rencontrai chez le Dr Morlet deux étrangers, qu'on me dit être suédois, et qu'on me désigna — peut-être ai-je mal orthographié leurs noms — comme étant M. de Klercker, professeur à l'Université de Lund, et M. Olov Janse, adjoint à l'École du Louvre. Ces messieurs devaient assister le lendemain aux fouilles. On m'annonça aussi la présence d'un savant français, celui-là même qui a demandé à M. Dussaud « de ne pas révéler son nom »; je respecterai donc le prudent anonymat qu'il juge devoir conserver. Le 21 au matin, je retrouvai ces trois personnes dans le champ des Fradin. Il y avait en outre une douzaine d'assistants : les uns m'étaient connus, les autres me furent présentés. Nulle part, ni dans mes souvenirs, ni dans les notes prises par moi séance tenante, n'apparaît le « professeur d'anthropologie » belge dont parle M. Dussaud.

Avant de toucher à quoi que ce soit, le Dr Morlet invita tous ceux qui le voulaient à vérifier au préalable l'état intérieur de la tombe, dont la pierre de devant avait été enlevée. Plusieurs d'entre nous, dont M. Espérandieu et moi-même, s'allongèrent sur le sol et examinèrent à loisir cette cavité sombre, le jour éclairant seulement l'entrée. La terre était lisse, molle au toucher; aucun objet ne s'y montrait. Je ne suis pas sûr que les trois savants, qu'on nous dit réfractaires aujourd'hui, aient procédé à cette inspection préliminaire.

Ensuite commença l'exploration. Le Dr Morlet, enfonçant sa main dans la terre, en retirait à tâtons, un à un, les objets tout englués, les essayait sommairement, annonçait leur nature, quitte à rectifier ensuite une première interprétation inexacte parce que trop rapide. J'étais placé tout à côté de lui à gauche; je ne perdais pas un de ses mouvements, ni une de ses paroles. Il me passait chaque pièce successivement, sans intermédiaire. Je faisais ensuite de même pour M. Espérandieu, assis à ma gauche. L'anonyme français, qui ne les recevait que le quatrième ou le cinquième au plus tôt, a commis une erreur en rapportant à M. Dussaud que « la bone plusieurs fois millénaire n'adhérait pas aux objets ». M. Espérandieu et moi, nous transcrivions avec soin toutes les indications de M. Morlet. Attentif surtout à ce qui sortait de la tombe, je n'ai pas remarqué en détail quelle était pendant ce temps l'attitude des autres assistants. Une chose pourtant me frappa — moi et d'autres — c'est que M. de Klercker se tenait assez loin de la fosse et semblait ne prendre à l'opération qu'un intérêt relatif.

Quand Emile Fradin se glissa à moitié dans la tombe pour en épuiser tout le contenu, l'extraction continua de la même manière, si ce n'est que le Dr Morlet reçut le premier les objets exhumés et me les passa ensuite. C'est lui qui les annonçait encore. Il est possible que son jeune collaborateur ait lui aussi parfois dit ce qu'il voyait sous l'argile qui, je le répète, engluait tous les objets. Mais je n'ai souvenir d'aucun « incident » du genre de celui que note l'inspirateur de M. Dussaud.

Tel qu'on l'a imprimé dans le *Journal des Débats* ce texte est bien étrange : « Tout à coup, on le [Fradin] voit tendre un galet en criant : « Un cheval ! » On nettoie facilement la pierre; ce n'était pas un cheval, mais un cervidé. Fradin continue ses recherches, sort une pierre gravée et, cette fois, c'était bien un cervidé. » Charitablement je suppose que la brochure doit porter « et, cette fois, c'était bien un cheval », ce qui seul aurait un sens. Mais, en toute sincérité, quelle conclusion tirer de là, sinon que le jeune homme a pu se tromper en croyant voir sur ce galet mal nettoyé une tête de cheval au lieu d'un cervidé, et que plus tard on a trouvé réellement un cheval ?

D'ailleurs si je me reporte à mes notes manuscrites, prises avec soin au fur et à mesure de l'extraction, voici les seuls moments, après l'intervention d'Emile Fradin, où on parla d'un cheval. Je reproduis textuellement ces mentions rapides : « A 0 m. 80 [de l'orifice], un galet (renne [corrigé : cervidé] à tête de cheval ? ). » — Assez longtemps après : « Petite tête d'équidé gravée. » — « Tout en haut [de la tombe], petit galet noir, tête de cheval gravée. » Rien de plus. Y a-t-il là quoi que ce soit de nature à justifier la grave accusation formulée contre Emile Fradin ?

Aussi bien puisqu'on veut avec raison que tout soit dit sur cette journée du 21 juin, je suis en mesure d'apporter une indication que le rédacteur des *Débats* pourrait encore qualifier d'assez « piquante ». Une fois la tombe vidée, tandis que je parcourais le terrain des fouilles, je me rencontrai avec l'anonyme. Nous échangeâmes quelques propos, et, dans cette brève conversation, il me révéla que la police avait surveillé les Fradin et n'avait rien remarqué de suspect dans leur allure. Je verse ce renseignement au dossier de Glozel, où l'on conviendra qu'il doit prendre tout naturellement place.

Et maintenant il faut conclure. Quand je me suis rendu une première fois au champ désor-

mais fameux des bords du Vercelle, le 31 octobre 1926, c'était pour répondre aux sollicitations de M. Jullian et dans l'espoir d'y trouver du gallo-romain. Je n'en aperçus pas, et je le dis. A ma seconde visite, le 21 juin 1927, j'ai assisté à l'exploration d'une tombe, sans rien remarquer de suspect : je le dis encore.

Dans toute cette affaire, où mon désintéressement scientifique est complet, j'ai conscience de n'apporter aucun parti pris, n'ayant en vue que la seule vérité. Bientôt la commission internationale, nommée par le congrès d'Amsterdam, va commencer ses travaux. Puisse-t-elle faire la lumière, tonte la lumière, sur cette question d'authenticité, qui a trop longtemps divisé les savants. Pour ma part, résolu à me soumettre à sa décision, je l'attends avec le calme le plus parfait, en souhaitant de grand cœur à tous ceux qui se sont passionnés dans le débat une pareille sérénité.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Aug. AUDOLLENT.

*Journal des Débats*

31/10/1927.

